Éditions diverses

Günther Pfund, *Von Picus bis Licinius. Historischer Kommentate zu den* Chronica urbis Romae *im Chronographen von 354* (Roma Aeterna, Beiträge zu Spätantike und Frühmittelalter, 11) : Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 2021, 410 pages, bibliographie, index onomastique, géographique, thématique, des références aux auteurs anciens.

L'opuscule étudié par G. Pfund nous est parvenu par un unique manuscrit, conservé à Vienne, des environs de 1500, où il est joint à d'autres textes (*Vindobonensis* 3416), et c'est à Mommsen qu'on lui doit le nom de *Chronica Urbis Romae* : il l'a publié en 1892 comme chapitre 16 du volume des *Chronica Minora* consacré à la compilation connue sous le nom « Chronographe de 354 » – mais dont on n'admet plus aujourd'hui qu'elle réunisse des textes qu'on puisse rapporter à un auteur unique. L'appellation de *Chronica Urbis Romae* est moderne, puisque le manuscrit ne donne pas de titre général, mais seulement des titres particuliers pour chacune des parties dont il est composé (*Item origo gentis Romanorum, ex quo primum in Italia regnare coeperunt / Reges Albani / Reges Romanorum numero VIII / Item nomina dictatorum / Item imperia Caesarum*). Ce court texte offre donc un rapide panorama de l'histoire de Rome, dont il traite jusqu'en 325, le dernier empereur dont il parle étant Licinius, qui fut défait par Constantin et trouva la mort cette année-là ; en fait il s'attarde surtout sur la période impériale (dans l'édition que G. Pfund donne ici du texte, qui compte huit pages, elle en occupe à elle seule cinq) et se contente pour les rois d'Albe et les dictateurs d'une sèche énumération de leurs noms (avec pour les premiers la durée de leur règne). Jusqu'à présent cet ouvrage n'avait guère retenu l'attention des chercheurs, mais en 2014 il a fait l'objet d'une étude de la part d'un savant canadien, Richard W. Burgess (*Roman Imperial Chronology and Early Fourth-Century Historiography : The Regnal Durations of the So-called* Chronica urbis Romae *of the* Chronograph of 354, Stuttgart, Steiner, 2014), qui s'est attaché à étudier en détail la présentation qui y est donnée des règnes des empereurs, en comparant systématiquement l'opuscule aux autres sources. Le travail de G. Pfund s'inscrit dans la ligne de celui de Burgess, mais en l'amplifiant considérablement : il nous fournit une base de travail vraiment exhaustive pour tous ceux qui auront à utiliser l'opuscule, puisqu'il met à notre disposition le texte, sa traduction, et un très riche commentaire, portant sur l'ensemble de l'ouvrage et non sur la seule période impériale (même si, bien évidemment, celle-ci occupe l'essentiel du volume : près de 300 pages de commentaire lui sont consacrées par rapport aux moins de 50 consacrés aux périodes antérieures). Mais on permettra à un spécialiste d'autres périodes que celles de l'Empire de s'attacher plutôt à ce qui concerne les phases les plus anciennes de l'histoire de l'*Vrbs,* celles qui sont traités dans les trois premières parties : il est à nos yeux hautement positif que, grâce à ce travail, ceux qui s'intéressent aux périodes les plus hautes de l'histoire de Rome aient ainsi à leur disposition une excellente édition de ce texte et puissent, par là, se rendre compte de ce qu'il peut leur apporter. Sur bien des points, l'opuscule offre en effet une vision tout à fait originale des faits, et qui mérite d'être prise en considération quand bien même elle peut sembler aberrante. Ainsi, le nom de Remus et l'indication qu'il a été tué par Romulus sont transposées sur un Remus Silvius, dernier roi d'Albe, autrement dit le scandale du fratricide est masqué par une confusion avec Amulius ; le *conditor* disparaît à la *palus Caprae*, mais banalement, alors qu'il y nageait, sans qu'il soit

question de phénomènes atmosphériques suggérant une intervention divine ; Tarpeia est tuée par Titus Tatius (qui est présenté comme un roi de Rome à part entière, la liste comprenant huit noms et non sept), non pour la punir de sa trahison, mais parce qu'elle avait refusé de lui révéler les secrets de Romulus ; Ancus Marcius devient un Marcius Philippus, ce qui laisse entrevoir une prétention gentilice des *Marcii Philippi* ; Tarquin le Superbe meurt tué par ses sujets dans l'île Tibérine. Il est inutile de multiplier les exemples, mais ceux-ci suffisent à montrer l'intérêt de ce texte. Mommsen déjà soulignait sa propension à refuser le merveilleux, G. Pfund montre bien que le récit est truffé de considérations antiquaires, quand bien même celles-ci correspondaient mal à la tradition (ainsi Romulus, en même temps qu'il crée un Sénat de cent membres, forme une un armée de mille hommes, ce qui est fondé sur une mise en relation du mot *miles* avec *mille*, alors que ce qui était jusque-là évoqué à son propos était plutôt l'institution des trois cents *celeres*) et que ce qui sera un des fils de la narration pour la période impériale, les *congiaria* offerts par le détenteur du pouvoir, est présenté comme remontant déjà au temps des rois, avec les largesses offertes par Numa Pompilius, Marcius Philippus ou Servius Tullius (tandis que Tarquin l'Ancien se voyait attribuer de son côté tout aussi anachroniquement l'introduction de la gladiature). On ne peut qu'espérer que la publication de ce livre incitera des chercheurs, y compris parmi ceux qui travaillent sur des périodes qui n'ont rien à voir avec l'époque à laquelle l'opuscule fut composé (G. Pfund situe de manière suggestive sa rédaction dans le cadre de la défense de la tradition nationale romaine à laquelle les « derniers païens » se sont consacrés, notamment dans le cadre du « cercle de Symmaque »), à s'intéresser à cet ouvrage et à approfondir les perspectives ouvertes dans ce beau volume.

Dominique Briquel.

Agostino, *La provvidenza*. Testo, traduzione e commento a cura di Elisa Dal Chiele (Testi e manuali per l'insegnamento universitario del latino, 150) : Bologne, Pàtron editore, 2020, 288 pages.

Le *De prouidentia Dei* (= *sermon Dolbeau* 29) fut découvert dans sa version intégrale par François Dolbeau, qui en donna l'*editio princeps* en 1995 dans la *Revue d'études augustiniennes et patristiques*. Jusqu'alors n'en était connu qu'un seul fragment (lignes 177-198 Dal Chiele) transmis par les *Excerpta ex operibus sancti Augustini* d'Eugippe, peut-être compilés entre 500 et 539, auxquels il faut ajouter l'*incipit* du texte (absent chez Eugippe) et une brève péricope (l. 179-180 Dal Chiele) transmise par un florilège anonyme encore inédit de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich Clm 16057 (sigle **Mon)**, datable des xi^e^-xii^e^ siècles, provenant de l'abbaye de St. Nicolas à Passau. La tradition directe se réduit au manuscrit de la Biblioteca Comunale de Mantoue 213 (B. III. 9) (sigle **M**) datable entre la fin du xi^e^ siècle et le début du xii^e^. L'édition proposée par Elisa Dal Chiele se fonde sur le fragment de **M** dont elle rend compte, et sur le fragment transmis par les *excerpta* d'Eugippe, pour lequel elle examine une sélection élargie par rapport aux six manuscrits utilisés par Fr. Dolbeau dans son édition du fragment (contenue dans le même numéro de la *Revue d'études augustiniennes et patristiques*). Le fragment des *excerpta* d'Eugippe est transmis par trois des quatre familles qui, selon M. M. Gorman, composent la tradition du florilège et il fut considéré comme inauthentique par P. Knöll, parce qu'il était absent du Vat. lat. 3375 (sigle **V**), le *codex vetustissimus* (fin du vi^e^ siècle) identifié (à tort) par Angelo Mai comme l'archétype de la tradition du florilège. Ce compte rendu n'est pas le lieu de reprendre en détail

les arguments étayant l'hypothèse selon laquelle le fragment des *excerpta* d'Eugippe ferait partie du noyau primitif du florilège (au lieu d'être une interpolation plus tardive), position affirmée par Fr. Dolbeau et suivie par E. Dal Chiele. De même, il n'est pas possible de rendre compte en détail des arguments très intéressants sur la base desquels la chercheuse formule des interrogations au sujet du genre littéraire dans lequel on pourrait ranger le texte (et dont nous dirons quelques mots dans la suite), bien que cette édition conserve l'appellation *sermo* présente en **M**, en **Mon** et dans une partie des *excerpta* d'Eugippe.

La nouvelle collation des témoins offre un apparat plus riche pour la tradition indirecte et aussi quelques éléments supplémentaires sur **M** concernant la ponctuation. Le texte critique est présenté, dans une *Nota al testo* (p. 45), comme une mise à jour de l'*editio princeps* de Fr. Dolbeau. Dans cette note, la chercheuse récapitule les cas dans lesquels elle s'écarte du texte de Fr. Dolbeau. Il s'agit de treize cas, dont trois relèvent de la ponctuation. Comme le montre l'apparat critique, les cas où la chercheuse adopte le texte de Fr. Dolbeau sont donc nombreux. En excluant les corrections banales (par exemple celle de la diphtongue *ae* à la place de *e*), ou d'autres normalisations évidentes (*adsequi* pour *assequi*, *contemnis* pour *comptemnis*, etc.), la *princeps* se signale par une série abondante d'interventions, toutes économiques et perspicaces (même si parfois leur pertinence n'est pas évidente au premier abord). Dans ces cas-là, E. Dal Chiele adopte, avec raison, le texte de Fr. Dolbeau. Mais seuls trois ou quatre cas dans lesquels elle s'écarte de celui-ci peuvent être vraiment considérés comme des corrections nécessaires au texte de Fr. Dolbeau, tandis que pour les autres, la nouvelle solution est, à notre avis, possible, mais pas entièrement convaincante. De fait, les choix de Fr. Dolbeau conservent leur validité, pour ne pas dire la préférence. Ce raisonnement s'applique aux trois cas qui concernent la ponctuation (lignes 80, 226 et 229), mais aussi aux leçons des lignes 83, 86, 90, 106, 117, 194. Nous ne saurions examiner ici toutes ces leçons dans le détail. Prenant en considération en particulier les six dernières, il convient de dire que les choix de E. Dal Chiele ne peuvent être considérés avec certitude comme préférables à ceux de l'édition de Fr. Dolbeau et parfois même, la leçon de celui-ci pourrait emporter l'adhésion (c'est le cas, par exemple, du pluriel *arcae*, qui correspond en substance, avec une adaptation/correction minime, à la leçon de **M** *arce*, tandis que E. Dal Chiele opte pour le singulier *arca*). À la l. 86, il n'est pas exclu que le texte soit corrompu, comme le pense E. Dal Chiele (qui considère comme corrompue la leçon de **M** *generibus*), mais le refus de la correction *generalis* (correction très économique du point de vue paléographique et qui restitue la *iunctura* '*generalis sensus*' bien adaptée au contexte) justifiée par des raisons d'*usus scribendi* augustinien (cf. le commentaire *ad locum* p. 146) nous semble reposer sur des bases un peu fragiles. D'autres propositions de la chercheuse apparaissent plus convaincantes : les leçons aux l. 39, 53 et 214, et peut-être aussi celle de la l. 26 (développement de l'abréviation *aplis* de **M**, que Fr. Dosldeau rendait par *apostoli*, tout en suggérant en apparat *apostolicis*, leçon adoptée désormais par E. Dal Chiele). La leçon de **M** *cerneremur* de la l. 39, adoptée par Fr. Dolbeau dans la *princeps* et dans la réimpression de 2005, a déjà été corrigée en *cerneremus* (leçon préférée par E. Dal Chiele et correcte, sans aucune doute) dans la base de données du *Corpus Augustinianum Gissense* (cf. commentaire *ad locum* p. 105). À la l. 53, la correction *possint* de E. Dal Chiele apparaît peut-être préférable à *possent* de **M** (leçon adoptée par Fr. Dolbeau), parce que l'expression du potentiel semble plus pertinente, dans le contexte, que celle de l'irréel (cf. commentaire *ad locum* p. 114). Enfin, à la l. 214, la leçon de **M** *retribuit*, adoptée par E. Dal Chiele, est préférable à la correction *retribuet* de Fr. Dolbeau, qui apparaît *facilior* (cf. commentaire *ad locum* p. 244).

Dans l'Introduction, E. Dal Chiele aborde, outre la tradition du texte et son titre, la datation de celui-ci : en suivant, en particulier, les suggestions de P.-M. Hombert, elle adopte une datation tardive qui relie le texte à la polémique anti-pélagienne. Des réflexions plus littéraires et rhétoriques sur les argumentations, les citations scripturaires (d'inspiration surtout paulinienne), le style, la structure du texte et son genre complètent l'Introduction avant le texte latin et la traduction italienne en regard. Adoptant l'un des formats prévus par la collection – destinée principalement à l'enseignement – l'ouvrage accorde la partie la plus importante au commentaire sous forme de « lemmes » qui rendent compte de façon très précise, en s'appuyant sur une riche bibliographie, de la plupart des termes, dans des perspectives variées : grammaire, lexicographie, rhétorique, histoire de la langue et des concepts, philosophie, religion. En certains cas, le commentaire est substantiel et fait état des discussions scientifiques récentes (voir p. 167-168 sur *mens* et *spiritus*). Même si le fractionnement de ce type de commentaire « scolaire » (mais c'est une loi du genre) fait parfois perdre de vue le sens unitaire des différents chapitres, l'ouvrage constitue donc un instrument très utile, notamment sur le plan linguistique.

Comme E. Dal Chiele le rappelle à plusieurs reprises, le thème de la providence représente une interrogation récurrente dans l'Antiquité grecque et latine. Mais Augustin en traite ici un aspect particulier : son extensivité, puisqu'elle s'applique même aux plus petits et apparemment plus insignifiants éléments de la création que l'auteur, déployant un véritable leitmotiv de la vue (cf. commentaire p. 220), invite son public à observer. En suivant un raisonnement *a minore ad maius* (souligné pertinemment à plusieurs reprises dans le commentaire), Augustin cherche ainsi à démontrer que les *res humanae* (expression fortement récurrente dans le texte) sont elles aussi gouvernées par l'ordre invisible de Dieu et qu'elles bénéficient de sa *cura*. Si la problématique est traitée de façon très claire, l'Introduction aurait gagné à situer la perspective augustinienne sur le fond plus ample des divers questionnements ayant traversé l'Antiquité classique et tardive sur la providence, le destin, la liberté humaine, la prédestination, etc., au moyen de quelques grands repères philosophiques (Platon, le déterminisme stoïcien, Cicéron, Plutarque, le gnosticisme, pour ne citer qu'eux), sans pour autant entrer dans le détail des débats. Dans le même ordre d'idées, il aurait été intéressant de consacrer quelques pages en ouverture (et pas seulement des notes de bas de page) aux différentes problématiques avec lesquelles la question de la providence s'entrelace dans les œuvres d'Augustin spécifiquement, telles l'interrogation sur le mal et la conception de celui-ci comme *privatio boni*, ou encore la justice divine en relation avec le péché originel. La réflexion sur la nature du *De providentia Dei* et sur les genres littéraires auxquels il se rattache s'impose, car elle met en jeu la question des destinataires – de fait, l'oscillation des personnes grammaticales est un fait troublant. Parmi les genres littéraires auxquels fait penser le texte, E. Dal Chiele évoque l'homélie, bien sûr, mais aussi la *disputatio*, la diatribe, le protreptique ; elle aurait pu aussi brièvement évoquer le genre du traité d'anatomie ou de physiologie et faire une comparaison avec le *De opificio Dei* sur ce point. Tout en restant prudente, elle exclut que le texte soit la révision d'une homélie qu'il faudrait identifier telle quelle avec l'opuscule *De providentia* mentionné par Augustin dans l'*epistola* 231, et penche pour l'hypothèse faisant du texte un patchwork de matériaux augustiniens assemblés par un compilateur. Cette solution permettrait de rendre compte, selon elle, d'une double destination du discours, lequel s'adresserait, sur le modèle d'une *disputatio* chrétienne, à la fois à des adversaires (païens, en particulier épicuriens) et à un public de fidèles qu'il s'agirait, les uns comme les autres, à l'aide, notamment, d'une argumentation *pro et contra*, de *persuader*. Puisque E. Dal Chiele évoque le motif de la conversion et le genre du protreptique qui lui est associé, nous rappellerons le « dessein protreptique »

guidant aussi le *De opificio Dei*, comme l'a bien montré M. Perrin. Aux p. 153-155, la chercheuse consacre un commentaire très bien documenté aux substantifs *decus* et *utilitas* qui caractérisent l'agencement du corps humain : on trouve des parallèles notamment dans le *De natura deorum* et dans le traité lactancien. Mais le thème est également présent dans l'*Octavius* : comme dans le *De providentia Dei*, Octavius invite ses interlocuteurs à *contempler* (par le biais de l'impératif *uide*) le spectacle de la création, en sa beauté et son utilité, pour leur prouver que « la Providence n'offre aucune matière au doute » (XVIII, 5). Aux différents rapprochements bien exploités dans l'ouvrage, nous suggérons ainsi d'ajouter ce protreptique chrétien, dont la démarche annonce, sur bien des points, celle développée par endroits dans le *De providentia Dei* d'Augustin.

Sophie Van der Meeren.

Michel de l'Hospital, *Carmina*, livre V, sous la direction de Perrine Galand-Willemen et Loris Petris, édité, traduit et commenté par David Amherdt, Laure Chappuis Sandoz, Perrine Galand-Willemen, Loris Petris et Ruth Stawarz-Luginbühl, avec la collaboration de Christian Guerra (Travaux d'Humanisme et Renaissance, 620) : Genève, Droz, 2021, 376 pages.

Composé entre 1556 et 1561, principalement entre le printemps 1558 et le début de l'automne 1559, le cinquième livre des *Carmina* de Michel de l'Hospital occupe une position cardinale entre la poétique intimiste des premiers livres et les réflexions philosophiques et religieuses des derniers ; les enjeux politiques et militaires y jouent un rôle majeur. L'auteur énonce des principes de gouvernement (V, 1 et 8) et prescrit l'obéissance au roi (V, 5) en évoquant les périls qui menacent de ruine la cité et en se posant en conseiller du prince. Même réduit, l'*otium* lettré permet au magistrat-poète de se ressourcer. En suivant la voie du *sermo* horatien, il se construit une double *persona*, du sage modéré au *uates* résolu (introduction, p. 7-18).

Chaque poème, avec sa traduction précise en stiques qui rend bien les effets de rejet, mais que j'aurais aimée rythmée et plus concise, est suivi d'une présentation globale, d'une analyse précise et d'un commentaire linéaire, littéraire (sources et textes parallèles), historique et géographique. Le premier est un épithalame d'un type original pour les noces du dauphin François et de Marie Stuart (24 avril 1558), qui refuse explicitement la forme traditionnelle pour justifier politiquement un mariage qui devrait permettre aux Valois de régner sur toute l'Europe. Dans la pièce 2, probablement écrite au printemps 1561, L'Hospital, devenu chancelier, écrit au cardinal de Lorraine une petite épître dans laquelle, faute de pouvoir le rejoindre à Reims, il vante sa réforme de la justice. Suit une épître d'inspiration horatienne pour remercier Marguerite de France, sœur du roi, qui l'a soutenu dans sa nomination à la Chambre des Comptes qui lui permettra de doter sa fille (été 1556) ; c'est l'occasion de défendre son rôle de père aimant et d'attaquer l'envie, la cupidité et la vénalité des charges. L'épître 4, écrite début mai 1558, incite le cardinal de Lorraine à obtenir la paix qu'il part négocier à Péronne. La longue épître 5 à Jean de Morvillier, écrite au début d'octobre 1558 peu avant l'ouverture des négociations de Cercamp qui déboucheront sur la paix du Cateau-Cambrésis, défend la politique militaire d'Henri II qui, sans précipitation, recherche une paix juste, avec l'appui des Guises. Dans la pièce 6, adressée au chancelier François Olivier à la fin-septembre 1559, L'Hospital explique les raisons de son absence au sacre de François II et imagine le voyage à Reims et la cérémonie du sacre ; pendant ce temps, il se consacre à l'*otium* littéraire. Suit une épigramme à la manière

de Martial (quatre distiques élégiaques aux fins de pentamètres libres) adressée au cardinal de Lorraine, qui accompagne et introduit le *Discours du sacre* (V, 8) écrit en août 1559. Ce discours constitue une institution du Prince chrétien comme celles d'Érasme, Budé ou Claude d'Espence ; elle s'appuie notamment sur le *De clementia* de Sénèque et le *Panégyrique de Trajan* de Pline le Jeune. Enfin, en un *itinerarium* modelé sur le voyage à Brindes d'Horace (*Sat.* 1, 5) et nourri de souvenirs antiques, mais ouvert à l'éloge des cités et non sans visée consolatoire, une longue épître relate à Jacques Du Four le voyage de Marguerite de France vers Marseille, puis Nice, pour rejoindre son époux Emmanuel-Philibert de Savoie. Le mariage avait été célébré le 9 juillet 1559, la veille de la mort d'Henri II. La princesse était donc encore endeuillée quand le cortège quitta Blois le 18 novembre pour arriver à Nice dans la seconde moitié de février 1560. Le poème doit dater de la fin février, L'Hospital quittant Nice à la mi-avril pour retrouver le roi.

En annexe (p. 339-355) est offerte la traduction de la pièce 8 par Charles Perrault. Complète le volume une liste d'abréviations, qui, sans reprendre tous les travaux mentionnés dans les commentaires, tient lieu de bibliographie (p. 357-359), et un index des noms de lieux et de personnes (p. 361-374).

On aurait mauvaise grâce à chicaner sur quelques détails, par exemple contester la traduction de *pulchri mariti* par « glorieux mari » en V, 9, 16 (p. 258), regretter que les allusions contenues dans les v. 104-suiv. de la première pièce ne soient pas explicitées ou que les commentaires métriques soient assez rares : on mentionne à juste titre un vers spondaïque en V, 8, 337 (avec un spondée quatrième, p. 212), mais on aurait pu noter l'hexamètre hypermètre en V, 8, 287 (*Maximus idemqu(e) / Optimus*, p. 208), qui met en relief les épithètes du Dieu que doit imiter le roi… Mais, en négligeant ces broutilles, il faut souligner la très grande richesse du commentaire, en particulier pour le dernier poème. Ce beau et savant volume, avec les précédents, a le grand mérite de rendre accessibles, en les replaçant dans une perspective à la fois littéraire, historique et philosophique, des poèmes latins importants pour la connaissance des règnes des Valois et de l'humanisme en France à cette époque autour de la figure riche et complexe de Michel de l'Hospital.

Jean-Louis Charlet.

Histoire littéraire

Michael Zerjadtke (dir.), *Der ethnographische Topos in der Alten Geschichte. Annäherungen an ein omnipräsentes Phänomen* (Hamburger Beiträge zu Gesellschaften und Kulturen der Vormoderne, 10) : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2020, 164 pages.

M. Zerjadtke, postdoctorant à l'université de Hambourg, parle à juste titre du *topos* ethnographique comme d'un phénomène omniprésent dans la conception antique de l'histoire : on ne saurait trop lui donner raison pour un genre littéraire qu'on se plaît à faire remonter au « père de l'histoire » Hérodote, dont il n'est pas besoin de rappeler combien ses représentations étaient conditionnées par des schémas pour lesquels il suffira de rappeler les analyses de Fr. Hartog dans son *Miroir d'Hérodote* de 1980 (cité dans cet ouvrage dans sa traduction anglaise parue en